

Roman autobiographique et
intergénérationnel

LE PARFUM *des* CANNES EN FEU

emilie berger-pierron

Emilie Berger-Pierron

Le Parfum des cannes en feu

© Emilie Berger-Pierron, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8513-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Dis-moi ce que j'aurai dû faire d'autre ?
Est-ce que tout ne finit pas par mourir, trop rapidement ?
Dis-moi ce que tu entends faire de ton unique, sauvage, et précieuse vie. »*

Mary Oliver, Journée d'été

Prologue

Debout sur les pavés, tête baissée, Huguette regardait ses orteils rougis par le froid. Elle les bougeait, les faisant s'agiter autant qu'elle le pouvait. On aurait dit des mini saucisses. C'était drôle et étrange à la fois.

Ils étaient venus tôt ce matin. Depuis son lit, elle avait entendu les coups à la porte et une voix grave qui les avait sommées d'ouvrir. Sa mère s'était précipitée à l'entrée en nouant sa robe de chambre. Les trois uniformes bleus entrèrent comme un seul homme, la faisant reculer brutalement. Puis très vite il a fallu sortir, ne laissant le temps de ne rien emporter. Tout juste un manteau jeté sur leurs chemises de nuit blanche en flanelle.

Si sa mère était rentrée dans une émotion de panique, Huguette était étrangement soulagée. Elle sentait bien la peur et les tensions depuis le départ de son père. Quelque chose allait se passer et enfin c'était arrivé. C'était comme une délivrance. Peut-être allait-elle pouvoir revoir son père maintenant ?

Huguette, du bas de ses sept ans, leva les yeux de ses orteils pour regarder sa maman. Son visage était bouffi par les larmes, la colère et la peur. La mère essaya dans une opération vaine de se recoiffer, boutonna son manteau et tira machinalement sur son col. Lissant de quelques coups secs sa taille, elle baissa les yeux vers ses deux petites.

— Allez les filles ! Nous avons une longue journée devant nous. Il nous faut trouver un toit au plus vite, dit-elle en reniflant.

Elle se retourna pour regarder derrière elle. On pouvait apercevoir la porte de leur immeuble de là où elles se tenaient, avec la police qui s'affairait devant. C'était une rue étroite et pavée comme on en voit tant à Marseille. Le jour se levait à peine, mais le boulanger était déjà au travail à en juger par la lumière qui sortait du soupirail. Elle leva les yeux vers les fenêtres des autres immeubles. Du linge était à sécher sur certains fils étendus. Il semblerait, heureusement, que personne n'ait entendu les bruits de leur expulsion. Aucune voisine n'était à espionner la scène depuis son balcon. Tant mieux.

Elle fut sortie de ses pensées par des petits bruits de reniflement. Elle baissa les yeux vers ses enfants et constata que la plus petite commençait à pleurer.

— Oh non Monique ne pleure pas ! Allez ça va aller, je vais trouver une

solution.

Puis la mère s'accroupit et mit un genou à terre pour essuyer ses larmes. Après quoi elle essaya de reboutonner correctement leur petit manteau faisant bouger les petites filles comme des poupées de chiffons sous ses gestes saccadés. Elle constata que son ainée n'avait pas de chaussures.

— Mais enfin Huguette ! Tu es pieds nus ?!

Huguette fit glisser ses yeux au sol, réfléchit longuement et dit en regardant ses orteils :

— Tu ne m'avais pas dit de les prendre. Tu as juste dit : les filles prenez vos manteaux.

— Mais faut-il vraiment que je te dise tout ? Tu es grande maintenant c'est quand même évident que tu dois mettre des chaussures ! Oh j'te jure ! Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Déjà que tout le monde va être au courant de ce qu'il s'est passé et maintenant me voilà avec va-nu-pieds dans la ville. Comme si je n'avais pas assez de honte comme ça. Ah il va m'entendre votre père et ses grandes idées ! C'est bien beau de vouloir sauver la France ! Mais a-t-il seulement pensé à sa famille ?!

Sa mère avait parlé très vite et avec colère, ce qui renforçait son accent marseillais. Huguette ne comprenait pas bien le rapport entre son père, la France et la perte de leur appartement. Mais elle pensa qu'elle avait quand même très envie de le retrouver, son papa. Elle osa, malgré son instinct, demander quand il reviendrait.

— Personne ne sait ça ! Encore faut-il qu'il revienne... Et entier ! Oh malheur de malheur ! Allez ne trainons pas les filles, dit-elle en se relevant.

Dans les rues de Marseille, au petit matin de ce jour d'automne 1940, trois silhouettes s'éloignaient, battant les pavés d'un pas précipité.

Chapitre 1- Ce n'était pas le moment idéal

Ce n'était pas le moment idéal pour moi quand le téléphone sonna. Fin de journée, entre les bains et le dîner à préparer, c'était le rush et je décrochais rarement mon téléphone s'il sonnait à cette heure-là. Par acquis de conscience j'ai regardé l'écran de mon iPhone et j'ai pris l'appel en constatant que c'était Huguette.

Comme mamie ne traîne jamais au téléphone, elle est venue rapidement au sujet qui la préoccupait.

Elle m'a donc déclaré de but en blanc :

— Ma chérie, c'est bien toi qui m'as assuré que tu récupérerais mon chat quand je partirai en maison de retraite ? Parce que je voudrais vraiment en reprendre un tu sais, mais je sais plus qui m'a dit oui. Alors je me demandais si c'était bien toi ?

— Non Mamie nous n'avons pas eu cette conversation, mais tu en as peut-être parlé avec quelqu'un d'autre ? Peut-être Marie ? lui ai-je répondu.

— Non, nous ne sommes pas assez proche, je ne lui aurais pas demandé ça.

— Ah... une de mes sœurs alors ?

— Non... non plus... ah zut je pensais vraiment que c'était toi !

— Non je suis désolée Mamie... mais tu sais je peux y réfléchir et discuter avec Benoît pour réfléchir si on pourrait prendre ton chat par la suite.

— Tu sais je ne supporte plus d'être seule dans mon appartement parisien et depuis la mort d'Orion, la solitude m'est devenue plus pesante que jamais. C'est dur... Avant mon chat était tout le temps avec moi, je n'étais jamais seule. Je prenais mon petit déjeuner, il était là, je le mettais au-dessus du placard, il surveillait tous mes gestes. Il me suivait partout. Il m'aidait à faire mes mots fléchés. Mais maintenant il n'est plus là. J'ai vraiment envie d'en reprendre un. Mais je dois trouver quelqu'un pour le récupérer quand je partirai en maison de retraite.

Notez qu'elle ne m'a jamais formulé : « Est ce que toi tu peux prendre le chat ? ».

Mamie ne demande jamais directement. Elle a toujours un art de présenter les choses, surtout quand elle y tient. Une façon d'agir qui fait qu'on peut difficilement dire non.

Je ne pouvais pas prendre le chat. J'ai un chien qui déteste les chats. J'ai mis dix jours avant de lui dire non. Entre temps j'ai appelé mes parents plusieurs fois. J'ai appelé Sophie et Julie, mes sœurs. J'ai retourné le problème dans tous les sens.

Mamie ne m'a pas déclaré : « J'ai terriblement besoin d'un chat et j'aimerais que tu m'aides à trouver une solution ». Et pourtant j'en étais là, à essayer de trouver une solution pour elle. Parce que je ne pouvais pas supporter quelle puisse se morfondre ou qu'elle ait une fin de vie triste et morne. Parce que je pouvais comprendre le poids de la solitude. Parce qu'il fallait voir les choses en face : elle est en fin de vie et même si cette idée me terrifie, c'est la réalité.

Ne devrait-on pas tous avoir une fin de vie la plus douce possible ?

J'ai réalisé que Mamie était vieille il y a quelques années déjà. Ce jour-là, j'étais de passage à Paris, et comme à mon habitude, j'ai déjeuné avec elle un midi. Pour la première fois j'ai constaté qu'elle revenait en boucle sur les mêmes sujets. Elle pouvait me répéter deux, trois, quatre fois exactement les mêmes phrases, avec le même ton et les mêmes émotions, comme si c'était la première fois qu'elle me les racontait.

Le lendemain, assise à une table d'un restaurant italien de Neuilly, je confiais mon effroi à ma sœur Sophie, qui était surprise de mon émotion.

— Mamie n'est pas toute jeune pourquoi cela te met dans cet état ? C'est normal quand on vieillit !

J'ai fondu en larmes. Puis j'ai répliqué en hoquetant, peut-être un peu trop fort :

— Mais moi je n'ai jamais vraiment pensé que mamie allait mourir !

Mes larmes gouttaient dans mon risotto. Les clients d'à côté me lançaient des regards gênés.

C'étaient des larmes de petite fille, qui voyait le plus vieux témoin de son enfance, de ses origines, doucement sombrer dans l'oubli. Un de mes piliers, un de mes gardes du corps, une de mes références, une de mes premières confidentes allait se mettre à se décomposer devant moi. Et je ne pourrais rien y

changer.

Du jour au lendemain, je l'avais vue telle qu'elle était : vieille.

L'éclat de ses yeux se ternissait, ses mains tremblaient de plus en plus, son équilibre devenait précaire. Son corps dont elle a tant pris soin devenait mou et décharné. Et sa mémoire s'étiolait. Avec le temps elle s'était mise à mélanger les souvenirs, jusqu'à réécrire les légendes familiales qu'elle nous avait pourtant répétées en boucle pendant des décennies et qu'on croyait connaître par cœur : comment Bruno s'était caché dans la cabine du cargo faisant route entre Madagascar et la France, laissant mon père faire croire à mamie qu'il était tombé à l'eau en plein milieu de l'océan ; la fois où ses trois fils ont menacé les boys avec des fusils pour obtenir les desserts dont leurs parents les avaient privés suite à une énième bêtise ; ou encore comment l'été de ma naissance, le chien de Bruno me regardait comme un gigot sur la terrasse à Nosy-Be, la mettant dans l'angoisse que lui prenne vraiment l'idée de me dévorer.

Et chacun avait sa version de l'histoire, c'est toujours comme ça dans les familles. Je pourrais demander à chaque personne de me raconter leur version : il y aura toujours des variantes.

Mais a-t-on à jamais perdu la version de Mamie ?

En vrai, comme disent mes enfants, ce qui me rendait triste n'est pas tant que Mamie puisse mourir, mais c'est plutôt la manière dont semblait se profiler le reste de sa vie... J'avais envisagé de pousser une chaise roulante, mais pas de vivre avec elle la même discussion trois fois d'affilée, ou de constater qu'elle avait oublié le nom de mon mari. L'ironie dans l'histoire c'est que sa plus grande crainte envers la vieillesse était justement de perdre la mémoire.

Mamie va mourir. Tout le monde le sait. Mais personne ne fait rien.

Car personne ne peut rien y faire.

Et écrire ce livre ne la fera pas revenir.

Ou alors peut-être est-ce pour cela que je souhaite tant l'écrire ? Pour garder une trace éternelle d'elle.

Chapitre 2 – C’est après mon deuxième enfant

C’est en 2016, après la naissance de Baptiste, mon fils, que j’ai ressenti le besoin de comprendre mes origines. De comprendre d’où je venais.

Je faisais alors une pause professionnelle pour me consacrer à mes enfants et j’en profitai pour venir régulièrement sur Paris profiter de ma famille. Ces visites se sont intensifiées lorsque j’ai entamé une formation de coaching, car l’école se trouvait justement à la capitale. Habitant en Normandie c’était un saut de puce en train pour moi.

Ma présence dans cette ville était l’opportunité pour moi de voir mamie et je lui proposai alors de me raconter sa vie. Peut-être était-ce un prétexte pour passer du temps ensemble. Peut-être aussi parce que j’avais remarqué qu’elle prenait plaisir en vieillissant à parler du passé et que j’ai pensé que ce serait agréable pour elle de me transmettre à moi, à sa petite fille, ses souvenirs de vie. Peut-être parce que je savais déjà que je voulais en faire quelque chose, comme un livre.

J’étais fascinée par son parcours de vie et le suis encore plus depuis qu’elle me l’a raconté avec ses mots et ses émotions.

J’achetais un joli cahier sur lequel je griffonnais des notes souvent illisibles après. Je regrette aujourd’hui de n’avoir pas enregistré nos entretiens.

Mamie est née en 1933 et sa vie commence dans le sud de la France. Son destin bascule durant la seconde guerre mondiale. Son père était parti rejoindre les troupes de De Gaulle, laissant derrière lui sa femme et ses deux filles. Mamie m’a raconté comment la police française avait débarqué chez elle à Marseille au petit matin. Elles s’étaient retrouvées en chemise de nuit dans la rue et se sont réfugiées chez une tante ou une cousine. Les fillettes furent rapidement placées dans une pension de bonnes sœurs en Haute Loire.

De cette époque, elle dit toujours :

— C’était vraiment pas drôle tu sais !

Elle m’a parlé de l’eau froide dans les seaux le matin pour se laver, qui parfois avait même gelé dans la nuit. Des tranches de pain avec un filet d’huile d’olive pour le goûter. Des bonnes sœurs pas commodes et pas tendres. Que pour se